

# Le relatif et l'actuel

## En marge des pensées d'Alain

---

Ian W. Alexander

*Revue Philosophique*, 62<sup>e</sup> année, n<sup>o</sup>s 11-12, novembre – décembre 1937, pp. 155-188

« Car ce n'est point le besoin d'agir sur les choses qui nous conduit à une connaissance aux yeux fermés ; mais c'est la pure action toujours première, l'action dans le jugement, qui au contraire nous ouvre les yeux, et vivifie, à travers les idées, jusqu'à l'expérience<sup>1</sup>. » Si l'on se rappelle que c'est le Pragmatisme qui se trouve ici en cause, aucune citation ne saurait mieux définir la philosophie d'Alain par rapport au volontarisme commun comme par rapport à l'idéalisme moderne, ni en délimiter plus sûrement la portée. Car si Alain est connu avant tout comme le philosophe de la relativité, se préoccupant constamment, de « démêler le rapport de l'idée à la chose », il ne faut pas oublier qu'il a été, par les thèses puissantes de l'imagination actuelle et de l'improvisation poétique, un de ceux qui, avec M. Paul Valéry, ont renouvelé l'esthétique française au lendemain de la guerre ; et que probablement plus d'un penseur à venir verra dans l'esthétique son apport le plus original à la critique d'idées, car dans ce domaine il s'est révélé pleinement ce qu'il n'était peut-être qu'en puissance dans la philosophie de l'Entendement - *le théoricien de l'actuel*.

Une courte digression sur le relativisme me permettra de définir ce terme quelque peu obscur. Une fois la notion de l'idée absolue détruite, et l'idée de la relation acquise par la philosophie du XIXe siècle - ce qui fut le travail des positivistes et des hégéliens - la vérité fut dénommée tout de suite « relative »<sup>2</sup> ; d'où on conclut que la science ne pouvait renseigner nullement sur la véritable nature des choses, et qu'elle se voyait condamnée à opérer sur un monde intermédiaire de lois ou bien sur la « nature artificielle » de la technique. Ce premier relativisme fut à l'origine de toute une série de tendances philosophiques équivoques : il fut à l'origine de la théorie de la « commodité » chez Henri Poincaré comme du positivisme mécaniste de Georges Sorel et, si étranger que M. Paul Valéry soit au positivisme, son symbolisme n'en dérive pas moins de là.

Et surtout, par la séparation trop brusque qu'il maintenait entre l'esprit et la nature, entre le mathématique et le réel, il identifiait volontiers la notion de relatif avec celle d'« inadéquat » ou d'« impur ». D'où naquit la tentative réaliste de M. Bergson, basée sur l'opposition du pur et de l'impur ; car, comme l'a si bien démontré M. Meyerson<sup>3</sup>, il y a une ontologie spontanée de l'esprit, et lorsque celui-ci est privé d'un réel objectif, il se crée une réalité à l'intérieur de son propre flux, en niant le monde et l'actuel au profit d'une prétendue réalité *virtuelle* ; de sorte que cette négation sembla bientôt être le corollaire nécessaire du relativisme, et, de monde intermédiaire indépendant, les lois devinrent ou bien un système tautologique ou bien un monde *inférieur* ; conclusion fondée, notons-le, sur une définition pour le moins équivoque du terme « relatif ». Il y avait cependant entre le positivisme et la philosophie du pur une autre voie ouverte à la pensée soucieuse de maintenir à tout

---

<sup>1</sup> ALAIN, *Histoire de mes pensées*. Paris, 1936, p. 117.

<sup>2</sup> Cf. G. RODRIGUES, *L'idée de relation, essai de critique positive*. Paris, 1903.

<sup>3</sup> E. MEYERSON, *La Déduction relativiste*. Paris, 1925, p. 16 sq.

prix les lois - le volontarisme ; entre l'affirmation du caractère simplement idéal des vérités et celle de leur insuffisance totale restait la croyance à leur fondement dans la volonté. Et ici nous rejoignons Alain qui a pris plus d'une fois le chemin frayé par Renouvier, quitte à en sortir toutefois par une vue plus intellectualiste capable de redresser le jugement volontariste commun.

Mais, commodité, purisme, volontarisme, il s'agit toujours, dans une mesure plus ou moins grande, de refuser au relatif toute prise vraiment intime sur le réel et d'y voir un instrument puissant de désintégration et de « dépoétisation », pour employer une expression heureuse de Minkowski<sup>4</sup>, au service du dualisme naïf.

Il semble bien que la seule notion de relativité soit insuffisante pour décrire le caractère essentiellement *objectif et cosmique* de nos lois dites « de l'esprit » ou de nos idées telles qu'elles s'expriment dans nos plus purs jugements sur le monde; comme elle es[ insuffisante d'ailleurs pour rendre compte de l'intervalle qui sépare la spontanéité des sentiments de la personnalité créée, ou le projet de l'œuvre d'art ; à moins qu'on n'affirme une certaine *correspondance* entre les « créations de l'esprit » et l'univers, et qu'on ne leur reconnaisse un élément *d'actualilé*.

Car le relatif, tout comme l'infini, pour en croire la mathématique nouvelle, n'est pas un simple terme descriptif et comme un attribut de l'idée ; il n'y est pas extérieur ainsi que le positivisme voudrait qu'il fût ; au contraire, il est l'étoffe même de l'idée et de l'univers à la fois et ne se définit que par rapport à certaines relations bien réelles et bien matérielles, elles-mêmes relatives à d'autres en tant qu'aspects *isolés* de l'univers, mais toutes reflétant à titre égal un fond de relatif irréductible ; de sorte que chacune de nos idées et, non moins, chacune de nos actions, est relative dans le sens très concret qu'elle ne se formule (ce qui fait paraître l'identité de la « formule » et de l'« actualisation ») que par rapport à un dynamisme indépendant, à un « polype » de conditions qui la dépassent toujours et dont la réalité garantit son caractère adéquat.

Ainsi nous proposons de remplacer la notion de relatif idéal par celle, plus en harmonie avec le savoir et les besoins contemporains, du *relatif actuel*. Et c'est la Théorie de la Relativité qui, en généralisant, en objectivant et, pour ainsi dire, en déshumanisant le relatif, a rendu possible cet accord nouveau entre le relatif et le réel réclamé par des penseurs tels que Russell, Whitehead et Minkowski, et qui fait prévoir une synthèse dans l'actuel.

C'est donc comme théoricien de l'actuel, dans le sens où nous avons défini ce terme, que nous voulons considérer Alain ; en dégageant de sa doctrine ces notions concernant le rapport de l'idée à la chose et de la pensée à l'action, susceptibles de servir à la construction d'une véritable philosophie de l'actuel et d'éclairer les problèmes du relativisme contemporain.

\*

« Une idée que j'ai, il faut que je la nie ; c'est ma manière de l'essayer », écrit Alain dans *L'Histoire de mes pensées* : il semble, en effet, que ce hégélien né ait trouvé dans le mépris des maîtres, surtout Taine et Renan, des raisons suffisantes de douter de la logique formelle et qu'à force de nier l'enseignement positiviste, il l'ait dépassé par le seul mouvement de son esprit ; ce qui lui apprit tout de suite deux choses sur la nature de la pensée, premièrement qu'elle n'est que par la contradiction et, partant, qu'elle exige pour être féconde un saut du vouloir. « L'opposition est le mouvement même de la pensée et le seul moyen de donner du corps aux idées.<sup>5</sup> » Car une simple analyse du contenu de l'esprit suffit pour démontrer que l'idée est signe et instrument neutre, ce qui rend compte de l'essentielle relativité des concepts, le chaud n'ayant d'être que par rapport au froid, le petit par

---

<sup>4</sup> E. MINKOWSKI, *Vers une Cosmologie*. Paris, 1936, p. 14.

<sup>5</sup> *Histoire de mes pensées*, p. 35.

rapport au grand et ainsi de suite ; de sorte qu'une idée qui se fixe perd le seul caractère qui puisse, par définition, la distinguer de l'objet. « ... nous voudrions expliquer toutes choses d'après une même supposition. Or cela même, si on y arrivait, enlèverait à ce que je crois à l'objet son caractère d'objet<sup>6</sup> » : qui est inertie ou nécessité externe.

Ainsi, dans cette relativité de l'essence Alain voit la preuve décisive du dualisme esprit-nature qui serait mieux défini un dualisme *essence-existence*. Nombres, lois, mouvement, espace et temps, ainsi que tous nos concepts, sont d'essence ou d'« entendement ». « Et cela revient à dire que le loin et le près ne sont inhérents à aucune chose. Ce bateau là-bas n'est pas loin tout seul ; c'est lui et moi ensemble qui sommes loin ; mais s'il me plaît de considérer lui et moi et toute la terre comme un point, je le puis. De la même manière, si je veux rassembler en un nombre deux unités, je le puis ; et si je les veux séparer, je le puis ; mais il n'y a au monde ni unités séparées, ni unités jointes en un nombre<sup>7</sup>. » Ce dualisme, dérivé de la relativité de l'idée, est la base même de la philosophie de l'Entendement, et il convient d'y insister, car il définit dès maintenant la qualité de ce Relativisme imprégné de Descartes et de Kant ; relativisme naturaliste, si l'on peut dire, par opposition avec la philosophie réaliste et la *cosmologie* (Alain n'écrit-il pas à propos de Spinoza : « C'est que je n'ai pas su comprendre que Dieu est pourtant le monde aussi<sup>8</sup> ») ; et qui, malgré des affinités profondes et de larges emprunts, prodigue des réserves à l'égard de la philosophie hégélienne soupçonnée de n'être qu'un « élan poétique<sup>9</sup> ». Le mot est à retenir parce qu'il explique la méfiance d'Alain à l'endroit de la Relativité, tentative manifeste de « poétisation » de l'univers.

Une fois « la métaphysique de l'objet » écartée, la route est libre vers une métaphysique de l'Entendement, dont le corollaire est la théorie de l'actuel. L'Entendement, à la différence de la Raison raisonnante, aura pour tâche de démêler le rapport de l'idée à la chose, de distinguer dans la connaissance ce qui est de l'esprit de ce qui est de la nature et, reconnaissant le caractère neutre de l'idée, s'élèvera jusqu'à comprendre que l'idée n'a de valeur *qu'actuelle*, qu'appliquée à la chose. « Ainsi nos idées se séparent de la chose, et restent en nos mains comme des outils. On ne demande pas pourquoi l'outil, mais on se sert de l'outil. Ici la Raison avance au lieu de reculer et remonter à elle-même ; ici elle se divise, se limite, s'oppose à elle-même selon sa propre loi, sans jamais se faire chose<sup>10</sup>. » Aussi apparaît-il que nos idées ne sont que des références, mais « la référence est pensée, correcte pensée » et elle est correcte justement dans la mesure où elle découvre la chose, étant donné que « le but réel de la science n'est pas tant d'expliquer que de découvrir » et de trouver prise sur le réel.

Car, l'essence de la nature étant l'inertie, c'est-à-dire l'extériorité pure (et en ce sens la relativité est purement *idéale*, car si le petit ne se définit dans l'esprit que par rapport au grand, dans la nature, il n'y a ni petit ni grand, mais seulement du changement pur connu par l'intermédiaire des concepts de mouvement, espace, force, etc.), on ne saurait parler d'objet donné à l'esprit qu'il n'aurait qu'à déchiffrer, comme le font les néo-réalistes, mais plutôt d'une nécessité externe qui ne se révèle objet que dans l'action, au moment où l'esprit, ici nommé entendement, s'applique à le saisir. « Ce qu'on cherche, sous le nom d'existence, écrit Alain en réponse à l'idéalisme de Berkeley, ce n'est nullement une présence de qualités, ni un tissu géométrique qui les étale. Tout cela est de nous ; et nous

---

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 86.

<sup>7</sup> *Entretiens au bord de la mer*. Paris, 1931, p. 49.

<sup>8</sup> *Histoire de mes pensées*, p. 93.

<sup>9</sup> Cette philosophie de Hegel me plaît ; toutefois je ne la prends pas tout à fait au sérieux. La communion avec l'esprit de la terre n'est que d'un moment ; ce n'est qu'un élan poétique. » *Ibid.*, p. 252.

<sup>10</sup> *Entretiens*, p. 16.

cherchons ce qui n'est point de nous. La nécessité extérieure, objet et appui du travail, voilà ce que nous appelons le monde.<sup>11</sup> »

L'entendement est ainsi avant tout *ouvrier* : et toute connaissance vraie est d'expérience, sinon là où l'esprit, remontant aux conditions de la connaissance par le discours réflexif, se transforme en Raison, au contraire de l'entendement, méthode de *réflexion expérimentale*, qui vise toujours à faire la double part de l'idée et de la chose.

Une fois l'idée reconnue dépendante de la nature par son caractère toujours renouvelé d'actualité, et comme nous le verrons bientôt lorsque nous discuterons de la connaissance proprement dite, par son origine dans l' « imagination actuelle », on est en plein droit de la considérer dorénavant comme séparée de la chose, soutenue par le seul jugement, et comme sujette à la loi d'intériorité qui semble bien être, chez Alain, celle de la *relativité* même. L'entendement n'est donc proprement entendement que dans le refus de penser l'idée *inhérente* à la chose et de voir dans la relation une force suffisante. Et d'après Alain, les Relativistes auraient commis la même faute, voulant voir l'espace courbe, le temps quatrième dimension de l'espace et ainsi de suite, comme s'il s'agissait de choses réelles et non purement idéales. Bien au contraire, tout le mouvement des mathématiques, et de la science en général, serait vers l'élimination des forces occultes et la présentation d'un fait d'événement comme un fait d'essence, bref, sous la forme d'un problème de forces. En sorte que la méthode d'abstraction scientifique aurait son origine dans la distinction nécessaire, irréductible, entre la nature inerte et les formes de l'esprit. « L'entendement... ne cesse d'effacer l'homme. Comme dans notre triangle, qui est un signe humain, il veut considérer seulement ce qui ne dépend point de l'homme.<sup>12</sup> » Les concepts mathématiques et physiques offrent les exemples les plus parfaits de cette séparation d'avec l'homme et la nature ; tels sont l'espace « fait, défait, refait sous la loi suprême du doute percevant<sup>13</sup> » ; le mouvement, « changement de l'identique... substitué au changement inexprimable<sup>14</sup> » ; le temps, la succession dans l'idée ; le nombre fini, comme l'aspect idéal de l'infini réel. Tels sont aussi les concepts d'ordre, de cause et de loi ; d'où il se trouve que l'induction est par définition « fausse » ; toute loi n'étant qu'une référence pour juger de l'inertie réelle. Ainsi, étant donné une nature de pur événement, la cause n'est jamais dans l'événement séparée de l'effet, tout écart de temps étant de notre pensée<sup>15</sup>. Alors on sait que, pour ce qui est des dilemmes de cause, d'infini, de temps éternel et d'espace absolu, la relativité contemporaine les a résolus, mais en les abordant d'un autre côté, du côté réaliste ; ainsi en substituant à l'univers uniforme un univers à structure relative, elle a fait l'accord des antinomies dans l'actuel, au moyen des notions d'infini actuel, de temps et d'espace locaux, et de contingence et, généralement parlant, en faisant intervenir, comme nous allons voir, une définition du relatif qui fait paraître les dilemmes de l'esprit comme des pseudo-problèmes issus non seulement d'une fausse métaphysique, mais d'une fausse conception de l'univers. (Je renvoie à l'oeuvre magistrale de M. Louis Rougier, *Les Paralogismes du Rationalisme*, Appendice H et surtout aux pages 515-521.)

Alors il est évident, au contraire, qu'Alain a adopté pour de bon la position kantienne, qui a cette valeur d'expliquer, de « rationaliser », sinon de faire disparaître les dilemmes métaphysiques, et qu'il trouve dans la prétendue existence des jugements synthétiques *a priori* la preuve de l'idéalité de l'espace et du temps en tant que formes de la sensibilité, et des principes en tant que formes de

---

<sup>11</sup> *Entretiens*, p. 205-6.

<sup>12</sup> *Entretiens*, p. 87.

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 50.

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 58, 59.

<sup>15</sup> « ... il faut savoir, par idée claire, qu'une maison ne cesse de crouler, qu'une montagne ne cesse de s'user, qu'une explosion ne cesse de se faire, et choses semblables ». (*Ibid.*, p. 151.)

l'esprit. Ce qu'il faut remarquer surtout pour les causes de cette étude, c'est qu'Alain n'hésite pas à considérer la thèse kantienne de l'inséparabilité dans l'expérience de la forme et de la chose comme l'expression finale et suffisante de la philosophie de l'actuel. « Du moment où j'avais compris que toute connaissance est d'expérience, et enferme ainsi au contact de l'objet tout l'usage possible des formes, des catégories, et des idées, tout était réglé<sup>16</sup>. » Si bien qu'il signale dans Kant le vrai et l'unique « penseur révolutionnaire » et dans les principes de l'Entendement « un code de matérialisme le plus rigoureux ». Le vrai matérialisme serait ainsi garanti par la double nécessité logique et réelle.

\*

Mais si Alain doit au nombre synthétique de Kant cette conception de l'idée actuelle, c'est le cartésianisme qui, en éclaircissant pour lui le rôle et la méthode des mathématiques, l'a conduit à une théorie épistémologique capable à son avis de rendre compte de la dualité primordiale. Car, méditant sur le fameux doute cartésien, Alain finit par y voir le procédé même du géomètre qui doit toujours douter de ce qu'il « voit » dans les figures et refuser les preuves d'imagination « sans quoi on peut bien appliquer la géométrie, mais on ne peut nullement l'inventer. C'est le doute renouvelé, le doute hyperbolique, qui fait être la droite<sup>17</sup> ». Selon le mot de Maine de Biran, « le vrai géomètre se fait aveugle par la volonté », refusant de se laisser prendre à ses propres constructions, comme Leibnitz et les Relativistes l'auraient fait, à en croire Alain : Descartes, au contraire, aurait senti que les mathématiques pures ont peu à faire avec le réel, au point d'avoir, en fin de compte, l'aspect d'un simple *exercice de volonté* ; en sorte que c'est en « inventant » la matière et en tenant à son hypothèse qu'il aurait découvert et défini le monde extérieur une fois pour toutes comme inertie.

Les idées claires, les lois et les hypothèses sont ainsi, quant à leur nature interne, des êtres dégagés de tout élément d'imagination, soustraits au rapport extérieur, et par là-même soumis à la loi du relatif : mais quant à leur rôle dans la connaissance, elles y sont soutenues par la seule volonté. « L'épreuve donc des idées claires, si souvent travesties, c'est que la liberté s'y essaie, soit pour les faire, soit pour les défaire<sup>18</sup>. » Ainsi apparaissent les trois moments autonomes de la connaissance : l'imagination, qui perçoit ; l'entendement, qui distingue ; la volonté qui choisit ; ce dernier moment étant, selon Alain, le moment du *jugement*. Alors, je fais remarquer trois choses à propos de cette conception de l'idée. En employant l'expression « moments autonomes » là où Alain parle de « degrés », je voulais simplement souligner cette thèse d'après laquelle la connaissance serait une marche ascendante ayant son point de départ dans le jugement naïf et aboutissant au jugement volontaire, en passant par le jugement scientifique. Car elle explique le peu de cas qu'Alain fait de la connaissance naïve surtout, la traitant comme essentiellement « inférieure ». Au contraire, l'expérience commune fait croire que le jugement naïf contient déjà toute la connaissance adéquate du réel et que, généralement, chacun des trois aspects ici disjoints de la connaissance, que ce soit l'idée naïve, l'hypothèse scientifique, ou bien le jugement réel, est, selon la notion même de la relativité, valable à sa place et grosse d'une même réalité. Deuxièmement, le moment de la connaissance qui révèle l'idée relative et ne valant que par son application réelle est le même qui la révèle une « forme » de l'esprit ; de sorte que le relatif, pour Alain, est d'ordre purement *mental*, et, en ce sens, « inadéquat ». « La forme n'égale jamais la matière. En revanche, encore une fois, la différence n'est jamais exprimable que par l'uniforme... Nous commençons par finir, et celui qui découvre qu'en un sens le tout est avant la partie découvre l'entendement<sup>19</sup>. » Et, dernièrement, en

---

<sup>16</sup> *Histoire de mes pensées*, p. 131.

<sup>17</sup> *Idées. Platon, Descartes, Hegel, Hartmann*, 1932, p. 121.

<sup>18</sup> *Idées. Étude sur Descartes*, p. 167.

<sup>19</sup> *Entretiens*, p. 93.

faisant contenir le jugement tout entier dans l'acte de vouloir, Alain n'a fait qu'affirmer de nouveau l'abîme qui existe entre l'idée et le réel : *l'actuel*, sans être de l'idéal, est encore moins du « réel ».

C'est que, ayant opté pour le dualisme, qui est, en effet, pour Alain l'expression même de la relativité, et ayant pris position contre le *réalisme* de Platon (je souligne le mot « réalisme », parce que seule la cosmologie est en cause ; d'autre part, on voit Alain faire sienne la thèse platonicienne de l'Idée), il lui fallait rendre compte autrement du passage de la forme à la chose dans la connaissance, se méfier de développer « la notion de Dieu, plutôt que celle du monde ». C'est ici la pierre d'achoppement de toute philosophie dualiste ; dès qu'on affirme l'écart entre la forme et la chose ou, plutôt, dès qu'on part de l'essence en sous-entendant son droit de priorité sur la chose, on est contraint d'expliquer d'une façon cohérente *comment* et *pourquoi* le passage de l'essence à l'existence peut avoir lieu. Seulement dans le cas où l'on prend comme point de départ de l'analyse du contenu de l'expérience le jugement d'existence considéré comme irréductible, on peut se dispenser du « pourquoi » naïf et se borner à l'étude des *formes* de l'actuel ; et nous verrons que c'est justement le bonheur de la Relativité d'avoir accordé entre eux le jugement d'existence et le relatif, les faisant paraître comme deux aspects parallèles d'une même connaissance toujours actuelle.

En attendant, ayant posé la seule notion de la relativité de l'idée, sans la faire précéder du jugement d'existence, Alain en fait découler jusqu'au monde même. Car, affirme-t-il, tout étant vrai et tout étant faux dans l'essence, l'idée ne saurait revêtir le caractère adéquat que nous lui connaissons dans notre science, à moins d'être soutenue et garantie par une volonté d'où elle tiendrait comme seul élément de « valeur » un certain *ton* et comme une certaine vibration de liberté. Ainsi, à propos des Stoïciens : « Comme je voyais que ceux qui savent la géométrie croient savoir quelque chose, alors qu'ils ne tiennent qu'un moyen de savoir, merveilleux à la vérité, mais qui veut aussi qu'on l'applique... C'est la même chose que de dire que l'énergique recherche est le signe du vrai<sup>20</sup>. » Ou voici qui est encore plus net : « L'atome est un fait pour les niais. Pour les intelligents il est une idée ; aux yeux des grands génies ce n'est qu'une convention<sup>21</sup>. » Nous retrouvons, sous la forme d'une théorie de la commodité des lois, la doctrine des degrés de la connaissance qui me semble complètement incapable d'expliquer tout l'adéquat du jugement naïf et, combien plus, le caractère « *débordant* » et « *se dépassant* » du vrai. La notion de « correspondance » qui semble bien, à la lumière de la Relativité, essentielle dans cet ordre, est complètement absente de la théorie du vrai proposée par Alain et d'après laquelle le vrai serait tout *interne* (ce qui n'implique pas une théorie de la cohérence). « L'esprit ne doit pas être le moyen du vrai. Et puisque l'esprit est libre, ou mieux, se veut libre et se décrète libre, la règle de penser comme il faut est de penser comme on veut<sup>22</sup>. » Il y aura donc lieu de se demander si une thèse pareille ne comporte pas une véritable ontologie dissimulée sous l'apparence du volontarisme : en d'autres termes, si le passage du relatif à l'actuel peut s'effectuer légitimement, au moyen de la volonté, sans qu'on soit obligé en cours de route de poser le jugement d'existence qui remettra en cause la prétendue idéalité du relatif.

\*

Il importe donc de savoir jusqu'où va l'idéalisme de cette philosophie qu'Alain prétend toutefois n'être qu'une étape vite dépassée de la connaissance. Nous allons bientôt étudier le fonctionnement de ce passage à propos de l'hégélianisme ; en attendant, supposant que le libre-arbitre en soit l'instrument, quel est l'aspect provisoire de la connaissance actuelle ? Elle est toute comprise dans les deux moments de la volonté, le doute et l'« action ». A l'origine de la connaissance sont le refus et le

---

<sup>20</sup> *Histoire de mes pensées*, p. 43-4.

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 156.

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 167.

doute, qui correspondent dans la perception au réveil de la conscience, premier moment de la réflexion sans quoi aucune conscience n'est, ni aucune idée vraie. « Car toute conscience est d'ordre moral, puisqu'elle oppose toujours ce qui devrait être à ce qui est. Et même dans la perception toute simple, ce qui nous réveille de la coutume c'est toujours une sorte de scandale, et une énergique résistance au simple fait. Toute connaissance, ainsi que je m'en aperçus, commence et se continue par des refus indignés, au nom même de l'honneur de penser<sup>23</sup>. » Il est évident pourtant que le refus ne peut être qu'une face, et une face négative, d'une connaissance actuelle. Refus de la preuve d'imagination et, par là-même, constatation de la relativité de la forme, il exige pour se compléter un mouvement de courage, qui, rendant la forme *actuelle*, en même temps la garantit. La connaissance actuelle, la seule *vraie*, serait ainsi une et indivisible en tant qu'action pure et première, mouvement spontané de l'esprit, oscillant sans cesse entre les deux pôles du vrai, entre le refus et le choix de la forme : le refus par l'idée, le choix par l'action. Ce qui se traduit par la formule hégélienne qu'Alain reprend volontiers pour son propre compte, « tout est vrai, tout est faux », ou par cette autre, des Stoïciens, « le fou n'est pas vrai, même quand il dit le vrai ». L'actuel qui garantit la forme, garantit en même temps la liberté du sujet pensant : car du moment où l'on se rend compte de la dualité, relativité de l'idée et inertie de la matière, il suffit, pour être libre, de sortir des formes en leur donnant par son libre choix un contenu. Aussi sont-ce les hommes de métier qui représentent l'entendement, créant les idées à même l'action, éternellement neuves, et refaisant sans cesse les formes à l'image du monde changeant. « Le penseur est lui-même ouvrier, ou il n'est rien... Les signes sont ses outils ; toutes les pensées possibles y sont enfermées<sup>24</sup>. » Pour résumer, la connaissance, selon Alain, comporte deux nécessités parallèles, celle des idées, donnée dans la volonté et le doute, celle du monde donnée dans l'expérience, les deux étant inséparables et simultanées dans la *connaissance expérimentale*. On voit qu'ici Alain prend la position kantienne, position qui n'est donc attaquable qu'à travers Kant. Mais, pour nous, l'essentiel est de savoir en quoi précisément cette position pourrait être incompatible avec le vrai sens du relativisme. Tout l'idéalisme de l'interprétation donnée par Alain du relatif est manifeste dans l'étude sur Platon, où il a voulu insister sur la distinction entre l'idée et l'image. Ainsi, le mathématicien, d'après Alain, offrirait le type parfait de l'homme d'entendement, suivant dans ses démonstrations les relations pures. « Aussi les démonstrations vont-elles bien au-delà de la figure, saisissant dans le triangle cette relation indivisible des angles, qui est au-dessus de leurs valeurs, et qui explique d'avance, en leur totalité, une variété illimitée de valeurs et de figures. Mais la démonstration signifie exactement ceci, qu'il est vain d'espérer de voir l'idée, et qu'il faut l'entendre<sup>25</sup>. » Cette distinction est rendue plus saisissable dans la théorie des degrés de la connaissance qu'Alain fait sienne : l'opinion folle ou le discours incohérent, puis l'opinion droite, celle du technicien, et enfin la connaissance pure du théoricien où la seule loi du *Bien Penser* règle les démarches de l'esprit, en d'autres termes, où l'idée et les combinaisons d'idées sont recherchées pour le seul honneur de la pensée : domaine, peut-on dire, de la *Pure Relativité*. « Et ce Bien ne peut même pas être dit une idée ; il l'emporte en dignité sur l'être et même sur l'idée... Le vrai lui-même, le vrai d'une certaine manière est dépassé... Qu'est-ce qui n'est pas vrai ? Est-ce que tout n'est pas vrai ?<sup>26</sup> » Il paraît alors, comme c'est le cas de tout système dualiste, qu'Alain joue un peu sur l'expression « connaissance actuelle », car affirmer la dualité de l'expérience c'est, qu'on le veuille ou non, affirmer la possibilité d'une connaissance *non-actuelle* et la présenter comme un type de connaissance première ou *pure* : ainsi « l'idée du Bien qui rend toutes les idées connaissables, et même qui les produit toutes ». Et lorsque Alain prétend que Kant est « matérialiste » si bien que « toute

---

<sup>23</sup> *Histoire de mes pensées*, p.77

<sup>24</sup> *Les Idées et les Ages*. Paris, 1927, vol. II, p. 157.

<sup>25</sup> *Idées, Onze chapitres sur Platon*, p. 39-40.

<sup>26</sup> *Histoire de mes pensées*, p.121.

connaissance est d'expérience » n'oublie-t-il pas que la notion de matérialisme repose sur la thèse de l'impossibilité complète d'une connaissance non-actuelle et de son caractère *illusoire*, en d'autres termes sur l'inexistence de *formes pures* de l'esprit : si bien qu'un relativisme de caractère matérialiste entraîne obligatoirement la relativité même des formes pures ? Autrement dit, le dualisme d'Alain ajoute peu à l'idéalisme kantien ou platonicien, parce que *l'actuel* s'oppose à tout moment à la notion de *pur*, et l'existence finit par être considérée comme un « moindre être ». En sorte que le jugement actuel, jamais adéquat en soi, doit être toujours subordonné à quelque chose d'extérieur à lui, dans l'espèce la volonté, alors que toute la marche de la science est vers un vrai indépendant de tous les sujets en même temps qu'adéquat au réel ; d'où nous concluons que le jugement, chez Alain, n'est actuel que voulu.

On remarquera qu'il s'agit toujours de la même difficulté, le passage du relatif à l'actuel, étant donné un fait d'écart au sein de l'expérience. Pour une discussion détaillée du solipsisme idéaliste, lequel se définit, sous sa forme la plus générale, comme un passage illicite de l'idée à l'existence, je renvoie au livre déjà cité de M. Louis Rougier. L'essentiel est de voir tout d'abord que le relativisme n'échappera à cette erreur qu'à la condition de poser le *relatif actuel*, en identifiant le relatif et le réel dans le jugement d'existence qui serait ainsi un jugement actuel adéquat en soi, bref, en posant une forme première autre que purement mentale.

\*

Toute l'insuffisance du relativisme dualiste apparaît dans les diverses critiques qu'Alain a publiées de Hegel, où nous le voyons approuver la thèse suivant laquelle la logique convaincue du vide de ses formes exige obligatoirement l'existence d'une Nature. « Et je suis assuré - écrit-il - que cette marche (de l'abstrait au concret) est la seule et la vraie. Car ce n'est pas dans l'expérience que l'on retrouvera jamais les pures formes ; et, sans les pures formes, l'expérience écrase l'esprit<sup>27</sup>. » Car, partant de l'être ou de la qualité pure (la chose pensée en soi), l'esprit passe spontanément à la quantité, c'est-à-dire à l'essence, où le relatif remplace l'immédiat. « Par la quantité nous passons à l'essence, et voici le progrès en résumé : 'Dans l'être tout est immédiat ; dans l'essence tout est relatif'. L'essence, c'est ce que nous appelons science, ou représentation de l'Univers par nombres, distances, mouvement, force, énergie<sup>28</sup> ». Ainsi, dans l'essence, qui est dans le langage d'Alain le domaine de l'entendement, « le plus et le moins ont remplacé le oui et le non » ; et c'est la reconnaissance du caractère inadéquat ou « phénoménal » de la relativité qui conduit l'esprit à la « Notion » hégélienne, en d'autres termes, à l'Actuel. Ici se place la doctrine hégélienne du Jugement qu'Alain semble faire sienne, car il n'ignore pas que l'âme de la logique hégélienne est bien le Jugement et qu'en ceci Hegel devance les Logisticiens, reconnaissant l'incapacité de la logique des termes à décrire la relation réelle. Il y a donc, selon Hegel, des jugements selon l'être ; ce sont les jugements du syllogisme formel, où « le lien de raisonnement est simplement formel, c'est-à-dire de grammaire » : ensuite, les jugements selon l'essence, ou jugements de science, où il s'agit de relations entre attributs abstraits : et enfin, passant à la logique actuelle, il est des jugements selon la notion ; « celui qui lie l'attribut au sujet, mais dans le sujet même<sup>29</sup> », où l'attribut développe le sujet lui-même. Ces derniers sont les seuls jugements vrais ou actuels, dans lesquels le sujet se développe de son propre fonds et où le lien de raisonnement est tout interne. Ainsi, du point de vue de la Logique, le passage du relatif à l'Actuel s'accomplit selon le même schéma que celui de la Logique à la Nature : l'idée reconnue relative, inadéquate ou, selon le mot d'Alain, « creuse », exige d'être appliquée au réel. « Car nous cherchions l'objet et d'abord nous le perdions ; nous le trouvons sous la forme de sujet réel ; rien d'autre ne peut être ; rien d'autre ne peut

---

<sup>27</sup> *Histoire de mes pensées*, p. 238.

<sup>28</sup> *Idées, Hegel*, p. 219.

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 228.



porter des attributs. La notion était d'abord pensée comme subjective, mais puisqu'elle prend valeur d'objet, et que c'est le plus vivant dans la nature qui est le plus notion et objet, la notion reçoit finalement le grand nom d'Idée, et l'Idée c'est la Nature<sup>30</sup> » ; point de départ de la Théorie de l'Actuel comme de la Philosophie de la Nature, où l'esprit s'exerce à suivre le développement de l'idée réelle à travers l'histoire, l'art et la religion. On voit, en effet, qu'Alain a repris pour son compte la logique immanente ainsi que la preuve du passage de la logique à la nature par la relativité des idées ; c'est l'argument même des *Entretiens au bord de la rner* ; passage de l'être à l'actuel par le relatif ; bien qu'on remarque qu'Alain se méfie du « saut dogmatique », préférant rester dans les cadres du kantisme « invincible » qui garantit plus sûrement l'accord dans l'actuel de la forme et du contenu. Toutefois le passage même nécessité par le dualisme s'accomplit sans aucun doute pour lui par le moyen du relatif. L'esprit marcherait de la qualité à la quantité d'après le schéma : *absolu - relatif - actuel*. Pourtant, au point de vue psychologique, ce n'est pas ainsi que l'esprit procède ; il part, au contraire, de l'actuel, et cela dans nos vues les plus pures d'imagination ; passe à la chose pensée en soi, et n'arrive qu'en tout dernier lieu à la notion de l'idée relative. Si donc le schéma hégélien peut être considéré comme correct en ce qui concerne la logique, le jugement selon l'être étant, pour suivre de près la logique russellienne, la forme du discours, le jugement selon l'essence étant le jugement ramené à sa pure forme propositionnelle et le jugement vrai étant le jugement abstrait contrôlé par un renvoi à la chose, il dissimule, au contraire, dès qu'il est appliqué à l'expérience, un passage inexplicé et inexplicable, du relatif à l'actuel. La relativité logique ne renseigne que sur la nature interne de l'idée et ne dispense pas de s'adresser au jugement psychologique sous la forme du jugement d'existence.

« Or, on a beau combiner de toutes les façons possibles des propositions hypothétiques, on n'en déduira jamais un jugement assertorique d'existence ;... Il faudra toujours en venir à un jugement d'existence ou de vérité, qui ne peut se conclure *a priori*, tel que : la représentation que nous offrons du monde est conforme à la réalité<sup>31</sup>. » La seule preuve à la rigueur est le jugement d'existence, celle qui consiste à affirmer et à réaffirmer le « je suis » de Feuerbach. Et si la relativité des idées indiquait quelque chose, elle indiquerait le caractère *réel* du relatif ; et c'est ce qu'Alain écrit lui-même à propos de Hegel : « La raison du changement se trouve donc dans la pensée même, ce qui achemine à supposer, en retour, que le changement même du monde pourrait bien être l'effet d'une dialectique cachée<sup>32</sup>. » Mais c'est justement ce réalisme de Hegel qu'Alain refuse, disant par exemple : « Si jamais j'ai écrit quelque chose d'utile, j'ai écrit une *Slatique* et non une *Dynamique*<sup>33</sup>. » En sorte qu'il apparaît que ce n'est pas dans le passage du relatif à l'actuel qu'il voit le « saut dogmatique », mais dans la supposition que cet actuel et ce relatif puissent être régis par une même loi de la relativité. Ce qui éclaire un autre point : Alain va jusqu'à affirmer que Hegel n'est pas « idéaliste », voyant dans le « panlogisme » une vraie philosophie de l'actuel ; et ne pas voir cela est certes une grande injustice ; pourtant, si l'on reproche à Hegel son idéalisme, ce n'est pas à cause de son panlogisme, la plus grande tentative de déduction réaliste avant Einstein, selon M. Meyerson<sup>34</sup>, mais plutôt à cause de son ontologie ; ce qui est justement ce que Hegel partage en commun avec Alain.

On peut affirmer, avec Alain, que la volonté est une liaison d'existence adéquate entre le relatif et l'actuel : car la philosophie de l'actuel est soutenue par deux arguments, le premier d'ordre logique, l'argument par le relatif, et l'autre d'ordre empirique, qui est l'argument par la foi. Le premier argument, comme nous l'avons vu, est insuffisant ; le deuxième n'est satisfaisant pour une théorie de

---

<sup>30</sup> *Ibid*, p.230.

<sup>31</sup> L. ROUGIER, *op. cit.*, p.430.

<sup>32</sup> *Idées, Hegel*, p. 213.

<sup>33</sup> *Histoire de mes pensées*, p. 244.

<sup>34</sup> Cf. le vicomte HALDANE, *The Reign of Relativity*, 1921, Chap. XV.

l'actuel que s'il est redressé par une vue accordant l'actuel et le relatif et les rendant tous les deux fonction non seulement de l'homme mais de l'univers, sous la forme d'une dialectique réelle. Mais les deux arguments reposent, au fond, sur la notion du *relatif inadéquat* qui comporte nécessairement une ontologie fautive. Il est intéressant de noter, sous ce rapport, qu'Alain a répudié la preuve ontologique de Dieu, affirmant qu'il ne faut chercher la perfection ni dans la nature inerte, ni dans l'entendement considéré comme une quantité de savoir, mais bien dans le *ton* du savoir, dans cette faculté de douter qui est le libre arbitre. « Dieu n'est donc point entendement parfait ; et, de même qu'il ne s'agit point de passer du petit au grand, et de ce qui n'occupe qu'un lieu à ce qui occuperait tout le lieu, de même, et par les mêmes raisons, il ne s'agit point de passer de ce qui sait une chose et puis une autre à ce qui saurait tout. C'est dire que les preuves n'arrivent point sur nous comme des météores qui forceraient les heureux témoins. Au contraire, toutes les preuves sont voulues et faites, et jamais ne sont subies, et la réflexion ne cesse jamais d'éprouver les idées et de les dissoudre par le refus ; telle est l'âme des preuves<sup>35</sup>. » Là évidemment, comme de juste, Alain fait dépendre la preuve du jugement d'existence ; et cette preuve du rôle de la volonté dans les idées me semble inébranlable. Mais l'élément de fautive ontologie dont j'ai parlé consiste à vouloir passer de cette première constatation expérimentale à l'assertion que le libre arbitre est la mesure du vrai, à ne pas voir que l'argument par la foi, tout comme l'argument par le relatif, ne renseigne que sur la nature interne de l'idée et nullement sur sa capacité d'être adéquate ou non au réel.

On voit, cri résumé, que l'anti-idéalisme chez Alain se borne à l'affirmation de la relativité des idées. « Les idées ne sont que des moyens. Et dans le fond telle est la réfutation véritable de l'Idéalisme. » Du reste, c'est la relativité qui prouverait le dualisme et qui exigerait une volonté comme agent de liaison entre les idées ; et l'action pure, la volonté-doute étant en quelque sorte « le bien suprême » dont participent l'esprit et la nature à la fois et qui garantit le caractère toujours actuel de l'idée. Une idée actuelle est donc une idée voulue, et dans la mesure où elle est voulue, elle est adéquate. Le vrai et le faux étant de cette manière dépassés, Alain y substitue *l'actuel et l'inactuel*. Alors, si, cette théorie du vrai est d'une très grande justesse, du point de vue de la Valeur, par comparaison avec la thèse idéaliste de la « cohérence interne », est-elle bien le dernier mot du relativisme ? Faut-il considérer comme définitive la séparation entre le relatif et l'actuel ? Ne peut-on donner une définition plus adéquate, et enfin plus scientifique de l'actuel, qui, tout en rendant compte du rôle de la volonté dans le travail spirituel, ne méconnaîtra pas le réalisme foncier de toute connaissance comme de toute activité humaines, et qui maintiendra le point de vue cosmique qui faisait justement la grandeur de la tentative hégélienne ? La Théorie de la Relativité donne une réponse affirmative.

\*

Que la Théorie soit dans ses conséquences philosophiques un effort pour *relativer* et *objectiver* à la fois les lois de la nature, qu'elle ait un caractère nettement réaliste, la plupart des critiques l'ont suffisamment démontré. Il faut croire avec M. Meyerson que l'esprit a un vrai besoin d'ontologie qui le pousse à définir le réel et à constituer dans ses lois, entre le même et l'autre, une véritable « substance intermédiaire<sup>36</sup> ». Donc, en ce sens, la Théorie de la Relativité est un panmathématisme ou « métamathématique<sup>37</sup> ». « Le point capital de la doctrine, ce qu'elle *veut* prouver, c'est d'abord qu'il y

---

<sup>35</sup> *Idées, Étude sur Descartes*, pp. 126, 127.

<sup>36</sup> « Le relativisme, disons-nous, est un mathématisme, et ce qui est mathématique, appartenant à *la fois* à notre raison et à la nature, n'est ni tout à fait le *Même*, ni tout à fait *l'Autre*, ou plutôt est les deux à la fois, étant la véritable *substance intermédiaire*. » *La Déduction relativiste*, p. 226.

<sup>37</sup> L. BRUNSCHVIG, *Les Étapes de la Philosophie mathématique*. Paris, 1912, p. 56. Ce jugement, qui se rapporte à la philosophie mathématique de Platon, pourrait, selon M. Meyerson, s'appliquer également au relativisme qui n'est pas sans avoir des affinités profondes avec l'Idéalisme platonicien. « Mais l'attitude la plus naturelle du

a un fond commun représenté par les expressions mathématiquement invariantes, celle de l'Intervalle entre deux événements et les équations intrinsèques entre ces Intervalles, qui représentent les lois objectives de la nature<sup>38</sup>. » Elle cherche à formuler ses lois sous une forme indépendante de tout observateur et de tout poste de référence individuel. Dans les mots d'Einstein, mettant à la place des systèmes de mouvement uniforme, les systèmes non rigides de référence qui seuls sont réels et existants, les « mollusques » de référence. « Le principe de relativité généralisée exige que tous les mollusques aient le droit d'être pris, et avec le même succès, comme systèmes de référence pour l'expression des lois générales de la nature ; ces lois doivent être complètement indépendantes du choix du mollusque<sup>39</sup>. » La théorie aboutit ainsi à la relativation et l'objectivation des notions d'Espace et de Temps ; en sorte que le continuum à quatre dimensions semble constituer désormais le fond réel de l'Univers : « Celui qui doute de la réalité de l'Univers à quatre dimensions (pour des raisons de pure logique par opposition aux raisons expérimentales) peut être comparé à l'homme qui doute de la réalité du penny et qui préfère considérer l'une de ses apparences possibles comme l'objet réel<sup>40</sup>. »

Si telle est la Relativité dans sa forme mathématique, quelle est sa portée philosophique ? Elle comporterait, à mon avis, *l'objectivation même du relatif*. Car, sans entrer dans un débat qui dépasse notre compétence, quant à savoir si le continuum réel, soit d'objets, comme pour Einstein, soit d'événements, pour en croire M. Whitehead, est connu directement ou indirectement, il est certain que, pour les relativistes, toutes nos vues relatives et fragmentaires se rapportent, en dernière analyse, à un fond de relations réelles, essence irréductible de l'univers. Ainsi Whitehead : « Les faits concrets de la nature sont des événements présentant une certaine structure dans leurs relations mutuelles, et, certains caractères qui leur sont propres. Le but de la Science est d'exprimer les relations entre leurs caractères en termes des relations structurales mutuelles entre les événements ainsi caractérisés. Ces relations entre événements sont à la fois spatiales et temporelles... Ce que je veux dire est qu'il n'y a pas de faits spatiaux ou temporels séparés de la nature physique : temps et espace sont simplement des façons d'exprimer certaines vérités relatives aux relations entre les événements<sup>41</sup>. » Et Haldane, écrivant à propos de l'espace euclidien qui est pour Einstein un aspect particulier du réel : « Mais, des points de vue de la Science, et de la philosophie aussi bien, nous avons à distinguer la sorte de réalité qui appartient à des aspects spéciaux et particuliers de l'espace du caractère permanent appartenant à ces relations ultimes sous-jacentes, vérifiées analytiquement seulement, mais qui n'en appartiennent pas moins à la réalité, relations qui sont la base des lois physico-mathématiques relatives à la disposition des points-événements, et ainsi à ce qu'Einstein croit être omniprésent dans la nature<sup>42</sup>. » Ces relations réelles, formant ce que Whitehead appelle « l'uniformité de texture de l'expérience », et comprenant entre autres les relations uniformes de temps et d'espace, serait d'ordre abstrait et logique : « ...cette uniformité n'appartient pas aux relations immédiates des données brutes de l'expérience, mais résulte de ce qu'on y a substitué des entités logiques plus raffinées telles que relations entre relations, ou entre classes de relations, ou bien entre classes de classes de relations<sup>43</sup>. » Le réel prendrait ainsi l'apparence d'un système de relations

---

philosophe nous paraît être de constater purement et simplement, avec Platon, cet accord de la pensée et du réel dans le mathématique. » *La Déduction relativiste*, p. 225-6.

<sup>38</sup> P. DUPONT, *Essai philosophique sur la théorie de la Relativité*. Alcan, 1929, p. 161-2.

<sup>39</sup> A. EINSTEIN, *La Théorie de la Relativité restreinte et généralisée*. Paris, 1921, p. 87.

<sup>40</sup> A. S. EDDINGTON, *Espace, Temps, Gravitation*, trad. J. ROSSIGNOL, p. 223.

<sup>41</sup> A.N. WHITEHEAD, *The Concept of Nature*, p.167, passage cité dans HALDANE, *Le règne de la Relativité*, trad. Henry DE VARIGNY, Paris, 1922, p. 94-5.

<sup>42</sup> Le vicomte HALDANE, *op. cit.*, p. 149-50.

<sup>43</sup> « ... I suggest that this uniformity does not belong to the immediate relations of the crude data of experience, but is the result of substituting for them more refined logical entities, such as relations between relations, or classes of

spatio-temporelles garantissant la valeur adéquate de nos vues relatives et fragmentaires : « Du fait que les données immédiates de l'expérience peuvent être transposées ainsi par la déduction, on doit conclure qu'elles ont elles-mêmes une certaine uniformité de texture<sup>44</sup> », étant donné que chacune d'elles participe à titre de vue actuelle quoique relative de cette uniformité réelle.

La notion d'un continuum élevé sur un plan logique seule peut rendre compte du caractère relatif et actuel à la fois des idées, j'ose même dire de toute l'activité humaine : car, par elle, le relatif apparaît finalement comme l'étoffe même de l'univers ; et si chacun de nos systèmes de référence est conditionné et relatif, une vue dite « supérieure » ne le serait pas moins, tous nos points de vue étant valables par rapport à leur système en tant qu'aspects particuliers mais toujours actuels du fond réel. Et encore, parler d'un fond de relations ce n'est pas affirmer un absolu, c'est affirmer une structure uniforme d'ordre quantitatif qui a un caractère tout autre qu'une limite, qui est au contraire le *tissu* (le mot de Whitehead est révélateur) de nos actions et de nos hypothèses. Le relatif étant ainsi l'étoffe de la nature aussi bien que de l'esprit, la notion d'inertie se trouverait par là dépassée ; si bien que l'on peut prévoir l'existence d'une correspondance complète entre le relatif des idées et l'organique de la nature, Rien que le fait que notre expérience se montre capable d'être traduite en lois scientifiques indiquerait, comme le dit Whitehead, « la relation intime entre notre pensée logique et les données des sens ». La connaissance et la réalité semblent avoir subi jusqu'ici une distinction par trop arbitraire, distinction due au procédé d'abstraction que nous employons nécessairement dans notre définition du réel et dont la Théorie de la Relativité rend si bien compte : et comme cette dernière, dans sa forme mathématique, s'est efforcé d'accorder le caractère fragmentaire des lois avec la totalité de l'Univers, on peut souhaiter que le relativisme philosophique marque l'identité du relatif et de l'actuel. « La connaissance est dynamique. C'est un effort pour dépasser ce qui est donné en apparence. C'est toujours chercher à se dépasser. Et avec le progrès continu vers une compréhension plus pleine, l'objet lui-même perd son caractère en apparence donné. Lui aussi, il est de nature dynamique. Là est le principe de relativité sous-jacent, sous sa forme plus étendue<sup>45</sup>. » On peut dès maintenant affirmer que la loi du relatif régit la nature tout comme elle régit les idées. « Plus nous considérons ce que nous percevons comme étant des objets dans n'importe quelle expérience de nature, plus nous voyons qu'ils sont ce qu'ils semblent être exactement par distinction d'avec les objets à apparence différente. La relativité est partout évidente. Elle est inhérente à l'ordre de nature tout autant qu'elle l'est à l'ordre de connaissance. C'est seulement par des jugements de contraste que les distinctions entre choses existant dans la nature ont pour nous quelque signification. La « racine » d'où jaillit la nature, et la « substance » d'où elle sort sont donc analogues à la racine et à la substance d'où naissent nos pensées<sup>46</sup>. » Ce n'est donc que dans les abstractions, dans les vues et dans les idées nécessairement relatives, que le sujet et l'objet pourraient sembler étrangers et extérieurs l'un à l'autre, et que le relatif pourrait paraître « inadéquat » ; alors que nous voyons au contraire que l'idée relative, pourvu que les limites de sa validité soient définies et qu'on n'aille pas l'appliquer à un domaine où cette définition n'a plus cours, est complètement adéquate à traduire tout le possible de l'univers ; ce qui, en fin de compte, n'est qu'exprimer le sens intime de la relativité aussi bien physique que méta-physique, l'accord du réel et de l'idéal dans l'actuel. « La doctrine de la relativité physique n'est exactement qu'un cas particulier d'un principe général. Si nous abordons la nature par des méthodes prétendant à l'objectivité stricte, telles que celle de Whitehead, nous paraissions arriver exactement au

---

relations, or classes of classes of relations. WHITEHEAD, *Space, Time and Relativity*, dans *The Organisation of Thought, educational and scientific*. London, 1917, p. 217.

<sup>44</sup> « The fact that immediate experience is capable of this deductive superstructure must mean that it itself has a certain uniformity of texture. » *Ibid.*, p.218.

<sup>45</sup> HALDANE, *op. cit.*, p.201.

<sup>46</sup> HALDANE, *op. cit.*, p.303.

même résultat à la fin. Il y a une racine qui se divise dans une réalité de deux sortes, et celles-ci ont des caractères qui ne sont pas différents, et où mental et non mental ne sont pas des termes distinctifs. Voilà pourquoi, par exemple, le temps et l'espace se trouvent s'impliquer mutuellement et pourquoi, dans l'étude générale de la nature, ce que nous cherchons à atteindre est toujours la signification<sup>47</sup>. »

\*

Ce n'est donc pas la notion de dualité, mais bien celle du microcosme qui rend le mieux compte de la relativité des idées et pourtant de leur caractère objectif et actuel. La tentative relativiste est un effort pour se mettre au point de vue cosmique et pour remettre l'esprit en possession d'une expérience totale ; à cet égard, nous devons la considérer comme un effort de « poétisation » de l'univers. C'est ainsi que, dans son livre récent, Minkowski, en face de la « dépoétisation » scientifique, rappelle le grand enseignement du relativisme philosophique : que les phénomènes ont un retentissement profond aussi bien en nous que dans l'Univers et; que l'homme, solidaire du Cosmos, a le devoir de coordonner, aussi effectivement que possible, sa pensée et son action. Whitehead lui aussi a dénoncé la faiblesse du dualisme cartésien qui a contribué au divorce de la science et la philosophie, dont le pire inconvénient est que l'univers se trouve soustrait à la valeur et à la forme première. « Ces principes aboutissent tout droit à la théorie d'une nature matérialiste et mécanique, observée par des esprits doués de raisonnement. Après la fin du XVIIe siècle, la science s'occupa de la nature matérialiste et la philosophie des esprits doués de raisonnement<sup>48</sup>. » Car, ainsi que nous l'avons vu, l'affirmation du « cogito » est insuffisante à décrire le caractère essentiellement « poétique » et objectif de l'expérience comme de la connaissance : elle n'est pas moins inadéquate à expliquer l'élément de valeur qui se trouve enfermé dans chacune de nos idées et dans chacun de nos actes, à plus forte raison dans nos jugements dits le plus souvent « intuitifs » ou dans les actes d'héroïsme. Mais c'est surtout le domaine de l'esthétique qui suggère toute la portée d'une philosophie de l'actuel ; car comment expliquer autrement le concept de valeur artistique et le concept de forme sinon en reconnaissant dans l'œuvre d'art un accord actuel, une véritable *synthèse microcosmique* entre l'expérience de l'artiste d'une part et une forme première qui dépasse de loin les cadres de cette expérience du départ. L'œuvre est, dans tous les sens possibles de l'expression, la réalisation de la forme première, et, à notre point de vue, l'actualisation relative du réel<sup>49</sup>. « Nous devons admettre que le corps est l'organisme dont les états conditionnent notre connaissance du monde. L'unité du champ perceptuel, par conséquent, doit être une unité d'expérience corporelle. Ayant conscience de cette expérience corporelle, nous devons, de ce fait, avoir conscience de certains aspects du monde spatio-temporel tout entier, tel qu'il se reflète dans la vie corporelle<sup>50</sup>. »

L'essence d'une théorie conséquente de l'actuel doit être la reconnaissance de l'actualité même du relatif, de ce que Whitehead appelle si heureusement « the actuality underlying a possibility ». En maintenant l'écart entre le relatif et l'actuel, en ne subordonnant pas toute discussion sur le relatif au jugement d'existence, Alain, tout en rendant compte à merveille - et nous aurons l'occasion de le voir dans l'esthétique - du passage même de l'idéal à l'actuel, sous la forme, soit de l'idée soit de l'acte, et en ceci tout pareil à M. Valéry, n'a peut-être pas su rattacher d'une manière satisfaisante cet actuel à la forme réelle dont il est la traduction. Il tendrait à voir dans l'actuel dégagé une création unique du

---

<sup>47</sup> *Ibid*, p.304.

<sup>48</sup> H. MINKOWSKI, *Vers une Cosmologie*. Paris, 1935.

<sup>49</sup> WHITEHEAD, *La Science et le Monde moderne*, trad. A. d'IVERY et P. HOLLARD. Paris, 1930, p.190.

<sup>50</sup> « We have to admit that the body is the organism whose states regulate our cognisance of the world. The unity of the perceptual field therefore must be a unity of bodily experience. In being aware of the bodily experience, we must thereby be aware of aspects of the whole spatio-temporal world as mirrored in the bodily life. » WHITEHEAD, *Science and the Modern World*, passage cité dans H. READ., *op. cit.*, p. 75.

vouloir, mais il hésiterait à y voir une traduction adéquate et vivante d'une harmonie universelle qui y accorde tout son élément de valeur. A vrai dire, Alain s'est occupé fort peu de la Valeur ; mais c'est elle qu'une théorie de l'actuel doit mettre au premier plan de ses considérations. Et ici revenons un peu à la philosophie de l'Entendement.

Nous avons vu que, pour Alain, l'idée reconnue relative n'a de valeur qu'appliquée ; d'où les mathématiques seraient considérées comme un « exercice de volonté » et le signe de la vérité serait la « recherche énergétique ». Pourtant est-ce là une conception juste de l'idée claire ? Certes, nous pouvons accepter qu'une idée n'a de valeur qu'actuelle, mais de là à affirmer que la valeur soit de foi, il y a loin. Partant de l'Essence, Alain ne pouvait conclure autrement ; mais nous partons au contraire de l'actuel, d'un complexe de sensations que nous voulons bien appeler le monde et qu'il faut découvrir tant bien que mal. Le procédé de l'esprit dans cette découverte du réel est toujours le même, procédé d'abstraction ou, mieux, *d'isolement* ; son travail consiste à isoler certains phénomènes d'un complexe plus large et à décomposer un système isolé dans un autre système isolé plus petit. Les mathématiques pures sont une dernière étape de ce procédé, en aucune façon différent du procédé ordinaire de la science ou, en fait, du sens commun ; toute différence est due à la diversité des moyens d'aborder le réel, diversité qui entraîne une diversité parallèle de modes. Ainsi il serait faux de voir dans les concepts mathématiques une sorte de « monde intermédiaire » en soi, irréductiblement phénoménal ; ce sont des définitions relatives au même titre que les lois des autres sciences ou les raisonnements du sens commun, portant toujours sur un fond réel et, en ce sens, intégrant de la valeur. Comme le fait remarquer M. H. Lévy dans un livre récent<sup>51</sup>, il se trouve que des opérations encore plus souvent que des nombres sont en cause dans les symboles ; et, d'une façon générale, donner la priorité aux mathématiques sur les autres sciences en affirmant que celles-ci n'ont trait qu'à la mesure, c'est risquer encore une fois de diviser arbitrairement la réalité. L'esprit a trait aux *qualités réelles* des objets, ou à ce que nous pouvons appeler du relatif réel<sup>52</sup>.

Le caractère de l'univers est d'être un ensemble de qualités isolables mais toujours par là même dépendantes les unes des autres ; de sorte que chaque qualité isolée des autres ne peut-être définie, ni exister réellement que par rapport à un système isolé plus étendu ; et c'est le fait que l'esprit connaît toujours en décomposant et ne saisit dans l'expérience et dans la connaissance que des fragments de l'univers, qui fait croire que l'univers lui-même est un système fragmentaire et relatif, en décomposition plutôt qu'en construction, où il n'y a de temps et d'espace que locaux, et où enfin l'irréductible énergie manifeste ses formes diverses sous le signe du relatif. L'idée, ou la loi, est donc, du même mouvement, relative et actuelle ; actuelle parce qu'elle porte sur des qualités réelles et non seulement sur leurs aspects numériques ; et relative parce qu'elle est valable dans des limites précises. « Une loi scientifique, dit H. Lévy, se révèle ainsi une formule dont le champ d'application est déterminé<sup>53</sup>. » Le relatif et l'actuel se trouvent ainsi dépendants l'un de l'autre pour former le tissu de notre expérience et de notre connaissance ; et l'accord se fait entre le particulier et le général, la généralisation étant le cas particulier d'un système isolé plus large, et ainsi de suite. L'élément *d'a priori* qu'Alain signale dans les raisonnements mathématiques existerait bien quoiqu'il s'y trouve non comme forme mentale ou « pure », mais à titre de relatif actuel : et ce point est le nœud de tout le débat, car de notre conception de la forme première dérive tout droit notre théorie de l'actuel.

L'actuel est toujours de l'actuel relatif et jamais de l'actuel simplement voulu. Point n'est besoin qu'une volonté soutienne l'idée ; toute idée est garantie par sa relativité même, dans le sens qu'elle exprime une relation valable dans certaines limites et qu'en dehors de ces limites elle est inactuelle. Le

---

<sup>51</sup> H. LEVY, *The Universe of Science*. London, 1932.

<sup>52</sup> Cf. *Ibid.*, p. 102, 103.

<sup>53</sup> « A scientific law is thus seen to be a statement with a limited range of validity ». *Op. cit.*, p.103.

signe de la vérité, bien loin de consister en le ton ou qualité de l'idée, consiste en sa mesure de validité actuelle, en ce qu'on peut appeler, d'une façon générale, sa « correspondance » avec un fait réel ; l'actuel et le relatif se supposant dans toute expérience et toute connaissance dans la mesure où celles-ci sont adéquates. Cette notion d'une correspondance logique entre l'idée et le réel est la base de toute théorie suffisante de l'actuel. Elle nécessite une conception « scientifique » de l'idée et du jugement, les voyant non seulement créations libres et neutres du vouloir en face d'une nécessité inerte, mais des aspects actuels de l'univers, neutres sans doute quant à leur forme, mais vérifiables quant à leur fond par un renvoi constant au réel, et comme portant en eux-mêmes leur plein de signification. La mesure de l'idée claire ne peut être les mobiles qui l'ont produite, mais bien son caractère intrinsèque en tant que renseignement adéquat sur le réel.

En d'autres termes, si Alain a adopté cette position volontariste dans la philosophie de l'Entendement, c'est uniquement parce qu'il est parti de l'essence. Alors, à notre avis, l'essence telle qu'il la définit en tant que « relativité pure » serait une conception dénuée de sens ; il n'y a pas dans l'entendement d'idée « pure », non plus qu'elle exige d'être tracée par l'imagination volontaire ; au contraire l'idée de triangle citée dans l'exemple d'Alain est « impure » dans l'entendement même en tant qu'idée, parce que, sans être tracée, elle correspond, dans notre sens, à une relation réelle qui régit à la fois la nature et l'esprit. Ce qui seul peut rendre compte du caractère relatif et pourtant adéquat de la relation. Affirmer que le monde n'est pas inerte, ce n'est pas revenir à la chose mythologique, c'est tout simplement affirmer le jugement d'existence, c'est croire que la logique *correspond* si peu que ce soit à l'expérience et que les lois traduisent relativement, mais suffisamment bien, pour que l'esprit se montre adéquat et que le caractère neutre de l'idée ressorte, le flux universel. De la sorte, la volonté et l'imagination se trouvent reléguées à leur place ; elles sont à l'origine de toute idée actuelle, mais, instruments seulement du passage du relatif à l'actuel, elles n'en constituent pas la valeur. On voit donc que l'idée, pour être actuelle, n'a pas besoin d'être « appliquée » ou tracée : elle est actuelle du moment où elle s'insère dans un dynamisme qui la dépasse. L'essence de toute activité reconnue comme vraie, c'est cette prise intime sur le réel, cette conviction que l'esprit s'assure d'avoir accompli une objectivation et un dépassement de soi. Qu'une volonté entre ici en jeu, sous la forme d'une tension, ne fait point de doute ; la volonté suggère bien le caractère ontologique de l'esprit, mais ne rend pas compte du caractère poétique et cosmique du jugement vrai. « De même que la perception par les sens paraît nous donner la connaissance de ce qui se trouve au delà de l'individualité, de même l'action semble se rapporter à un instinct de se dépasser soi-même. L'activité passe au delà de la personnalité dans le monde connu qui nous dépasse... Il en résulte, donc, que le monde, tel qu'on le connaît, dépasse le sujet qui en a la connaissance<sup>54</sup>. » La connaissance, dit le relativisme contemporain, loin d'être un va-et-vient entre deux nécessités, est une croissance qui s'accomplit à même une nécessité commune, un travail organique, essentiellement actuel, embrassant tous les domaines de l'activité spontanée de l'homme. « La connaissance, écrit Haldane, n'est sous aucun de ses aspects, qu'il s'agisse de la réflexion la plus discursive ou de la plus élémentaire perception, un processus de causation se produisant entre deux entités indépendantes. L'objet et le sujet qui connaît font partie ensemble d'un même système, et n'ont de réalité qu'en termes de celui-ci<sup>55</sup>. » Toute vérité, loin d'être simplement voulue, doit être « *significantive* » : si elle ne peut être à l'état cru qu'une vue fragmentaire et strictement relative, c'est justement le travail de l'esprit, d'essence ontologique, d'y démêler un élément de valeur. Le philosophe, le physicien, le mathématicien, l'artiste ne procèdent pas autrement, en sorte que la valeur est l'élément originel de toute connaissance comme de toute expérience bien plus que la volonté, action pure. Il est impossible de réduire la valeur esthétique, par exemple, à une simple valeur d'action : la création artistique est

---

<sup>54</sup> WHITEHEAD, *La Science et le Monde moderne*, p.123.

<sup>55</sup> *Op. cit.*, p.202.

bien une action au même titre et dans le même sens que l'idéal actuel est une objectivation, nécessitant l'intervention d'une volonté ; mais ce n'est pas le fait d'être une application qui lui donne sa valeur et sa signification propre. Plutôt, c'est en dépassant sa propre relativité et en manifestant ce fait de correspondance avec le réel dont j'ai parlé que la connaissance s'affirme vraie parce que significative, c'est-à-dire à la fois relative et actuelle. Dans chacune de nos vues fragmentaires nous possédons une connaissance en puissance totale de la réalité et dans chaque expérience limitée nous embrassons l'infini des possibles. « Notre expérience est ainsi potentiellement et implicitement de la connaissance complète. Ce sont nos conditions humaines qui l'empêchent de devenir ceci explicitement. Pourtant, d'autant plus que nous sommes de façon inhérente plus que ce que nous croyons être, nul idéal, en dehors de la perfection, ne pourra jamais nous satisfaire, en connaissance<sup>56</sup>. »

\*

Si nous avons formulé des réserves à l'égard de la théorie d'Alain, celle-ci n'en reste pas moins la tentative la plus complète de la critique d'idées contemporaine d'objectivation de la critique et de ses méthodes, s'apparentant aux tentatives entreprises sur une moindre échelle de M. Valéry, dans l'esthétique et de M. R. Fernandez, sur le plan de la personnalité. Aussi voudrais-je esquisser quelques-unes des idées qui ont le plus fécondé la critique actuelle et qui représentent un acquis sûr. Tout d'abord, une théorie de la conscience qui éclaire toute la valeur d'une théorie de l'actuel en face du rationalisme naïf qui tend à faire de la conscience une simple aperception d'images ou de souvenirs, éternelle réserve de l'esprit. Il n'y a, au contraire, dit Alain, aucune conscience là où il n'y a pas réflexion ; toute conscience et même toute perception est d'ordre moral, émergeant au moment du doute et du refus énergique. « Car la conscience suppose une séparation de moi d'avec moi, en même temps qu'une reprise de ce que l'on juge insuffisant, qu'il faut pourtant sauver. Toutes les apparences de la perception sont ainsi niées et conservées ; et c'est par cette opposition intime que l'on se réveille. D'où j'ai tiré tout courant que, sans la haute idée d'une mission de l'homme et sans le devoir de se redresser d'après un modèle, l'homme n'aurait pas plus de conscience que le chien ou la mouche<sup>57</sup>. » A l'origine de la conscience et de la connaissance il y a ainsi un mouvement spontané de l'esprit, non vers le réel, mais vers le bien penser et vers l'affirmation de sa propre liberté. Que l'esprit tende spontanément à se compléter et à s'objectiver, que la connaissance ne s'accomplisse que de haute lutte moyennant un sacrifice éternel de ses propres formes, voilà sur quoi il fallait insister contre l'idéalisme. La conscience, pas plus que la connaissance, n'est un donné de l'homme : une idée vraie n'est utilement ni « vraiment » vraie que lorsqu'elle a été d'abord refusée et puis librement acceptée par l'esprit ; et en ce sens la vérité dite par un fou n'est pas vraie. Les moments conscients sont les moments où l'esprit, dépassant sa propre relativité, dégage de l'actuel par un libre mouvement du vouloir. Pulsation donc continuelle, passage du sommeil au réveil, telle est la conscience et notre destin d'homme, « partir toujours de bêtise... et... promptement revenir à bêtise. » Toujours réflexion et « leur extrême », la conscience est rétrospective, de sorte que, toute pensée absente, elle revient au pur mécanisme corporel. La théorie de l'inconscient, est, d'après Alain, une « mécanique de l'âme » et ne rend compte d'aucun fait spirituel connu, dont l'essence est d'être une objectivation et un dépassement.

Affirmer ce caractère moral du jugement, qu'est-ce dire sinon que toute activité de l'esprit comporte un progrès et une orientation et que jamais il n'est ce qu'il est pour les philosophes de l'inconscient, un groupe d'états anonymes, si bien que l'esprit n'est jamais saisi sauf dans ses manifestations actuelles, en tant que terme d'un progrès et jamais en tant que commencement. Alain a exprimé cette idée au

---

<sup>56</sup> *Ibid.*, p.300.

<sup>57</sup> *Histoire de mes pensées*, p.77.



moyen de la notion cartésienne de « Générosité » et l'a expliquée dans les « *Sentiments, Signes et Passions* », dont la substance se trouve déjà dans les intéressantes *Lettres au Dr Mondor au sujet du cœur et de l'esprit*<sup>58</sup>. Analysant dans ces dernières les sentiments, Alain conclut que ce qui caractérise la folie, c'est la pure émotivité jointe à l'hypocondrie, bref, l'absence d'un objectif ou idéal, le plus souvent une action, autour duquel l'homme à l'état normal rassemble ses pensées fugitives.

« C'est-à-dire que nos sentiments... n'ont de consistance dans la fuite des instants que par une recherche et une suite de nos pensées, continuellement accompagnée par la mimique volontaire. Dans ce sens les réactions organiques sont rassemblées, rappelées et modelées par une continuelle et fidèle pensée. Cette constance explique le cœur humain, et cette invention de l'amour humain, toujours lié à la gymnastique chevaleresque et à l'idée étonnante de l'épreuve, tout cela grossi en Don Quichotte, mais nullement défigurés<sup>59</sup>. » La fameuse normalité, loin d'être un donné, est ainsi inconcevable sans la notion d'un sublime et d'une tension de tout l'être, maintenue par un sentiment fort de soi. Je n'ai pas à insister sur ce que cette thèse a de commun avec celle de R. Fernandez, ou celle, en Angleterre, de M. Aldous Huxley<sup>60</sup>. L'importance de cette conception volontariste de l'actuel consiste en ce qu'elle propose une conquête méthodique du moi, et suggère une technique de la personnalité basée sur l'étroite coopération de l'esprit et du corps dans la mimique volontaire et le jugement athlétique. Dans les mots d'Alain, « Pensée et Sentiment sont donc enlacés avec l'action comme les tissus repliés en tout notre être<sup>61</sup> ». Mais tout en signalant l'importance de la thèse, nous devons reconnaître les dangers qu'il y a à insister sur la spontanéité de l'esprit sans poser le problème de la Valeur qu'une théorie de l'actuel doit nécessairement prévoir. Si Alain lui-même semble échapper à ce risque, en se couvrant du kantisme, la position kantienne devient de nos jours intenable pour des raisons techniques.

Le corollaire de la théorie de la conscience est la théorie de l'imagination. Nous avons vu que la pensée, pour se faire adéquate, revient à la chose et se fait « ouvrière »; elle fait ceci dans l'imagination actuelle. Une fois écartée la métaphysique de la chose, il est clair qu'on ne pose point, dans l'imagination, un objet devant l'esprit, mais qu'au contraire l'objet imaginé n'est qu'un effet de saisissement corporel : l'imagination, comme le souvenir, est tout dans le corps. «... L'imaginaire n'est pas dans l'image, c'est-à-dire dans la connaissance que l'on a de l'objet, mais bien dans l'émotion, c'est-à-dire dans une énergique et confuse réaction de tout le corps soudain en alarme<sup>62</sup>. » Ce qui est bien l'origine des « formes actuelles », telles les images géométriques et l'espace par contraste avec les formes pures, gardées dans l'esprit. « En somme toute distance, comment qu'on la prenne, est imaginaire. » Nous voilà enfin arrivés à l'esthétique, suprême illustration de la théorie de l'actuel. Car l'artiste invente comme le géomètre trace ses lignes ou que l'homme frappe. Jamais l'idée abstraite n'y entre en jeu, sinon indirectement sous la forme du projet ; l'imagination, et non la pensée, est à l'origine de l'art et elle se trouve toujours enchaînée par une action. Ainsi s'explique l'ordre naturel et physiologique des arts : au commencement ceux qui ne changent que le corps, comme la danse, le chant, la poésie et la musique ; ensuite ceux qui changent réellement l'objet, comme la sculpture, la peinture et l'architecture ; et enfin l'art dramatique, qui se place entre les deux premières formes. Le projet se trouve relégué, de la sorte, au second plan des considérations de l'artiste, et l'élément seul artistique, dans l'œuvre créée, se trouve dépendre uniquement de l'exécution. « Il faut se mettre à écrire de façon qu'un mot en appelle un autre, et non pas de façon qu'une idée en appelle une autre.

---

<sup>58</sup> Paris, Gallimard, 1924.

<sup>59</sup> Lettre II, p.24.

<sup>60</sup> A. HUXLEY, *Proper Studies*. London, 1929, et son dernier roman, *La Paix des Profondeurs*, Paris, Plon, 1937.

<sup>61</sup> Lettre IV, p.45.

<sup>62</sup> *Vingt leçons sur les Beaux-Arts*, p.13.

En quoi il y a des hasards, et qui ne sont pas loin du calembour... D'après ces remarques l'inspiration est un genre d'action qui éclaire l'esprit. L'art finalement est une action qui fait pensée<sup>63</sup>. » Ce qu'il faut noter, ici encore, c'est qu'il doit y avoir, pour qu'il y ait art et, partant, beauté, une objectivation adéquate. L'homme qui crie obéit à cette même imagination réelle, mais il ne crée rien de durable ; toujours l'action esthétique doit-elle produire un objet, et d'après la structure du corps et les conditions matérielles, tout comme dans la personnalité, elle doit produire l'idéal de son mouvement même, ou dans la connaissance ce qu'on peut appeler « l'attitude ». Pour Alain, la « catharsis » aristotélicienne offre la meilleure explication de la nature du Beau. « Purification en ce sens que les mouvements tumultueux se transforment en quelque chose que l'on peut percevoir... Fixer l'imaginaire, c'est peut-être le but de tous les Beaux-arts<sup>64</sup>. »

Cette esthétique, qui ressemble à celle de M. Valéry, et dont les thèses essentielles se trouvent confirmées par les recherches savantes du R. P. Jousse, trouve son domaine merveilleusement étendu. Est esthétique toute création de l'esprit depuis les premières articulations et les premiers gestes de l'homme primitif jusqu'à la géométrie d'Euclide et au lyrisme contemporain. Elle ordonne une véritable piété envers toutes les idoles humaines, envers le langage, envers les religions, envers les *Dieux* ; d'où l'on voit que le livre des *Dieux*<sup>65</sup> offre le dernier mot philosophique d'Alain : attitude plus que doctrine, attitude toute faite de compréhension et d'amour, exempte de dogmatisme aussi bien que de mysticisme, attitude humaniste et, pour tout dire, esthétique. L'esprit humain, tel est l'enseignement d'Alain, est fait pour dégager sans cesse de l'actuel et, dans ses meilleurs moments, guidé par le Bien, il ne laisse pas de créer la Beauté.

Pourtant, si nous devons reconnaître que l'esthétique d'Alain (et ici je vise sa théorie de l'actuel tout entière) a résolu certains dilemmes issus de l'idéalisme de l'après-guerre, premièrement en éliminant la notion d'un sentiment esthétique « sui generis », tout comme, dans l'Entendement, elle éliminait l'Absolu, et ensuite en démontrant l'intervalle essentiel qui sépare le projet de l'œuvre, et généralement, la puissance objectivatrice de l'esprit, cette esthétique ne pose sinon idéalement le problème de la Valeur. Car il s'agit pour la critique non seulement de pouvoir reconnaître le Beau, mais de pouvoir constituer une hiérarchie des choses belles, tout en rendant compte, bien entendu, de la diversité des moyens, des mentalités, des formes. Peut-on réduire le Beau à la seule purification des passions ? Certes, la notion de « catharsis » peut expliquer la genèse et la nature intime de la création artistique, mais elle ne peut constituer à elle seule un standard de valeur. Plutôt faudrait-il faire intervenir, comme nous l'avons prévu, un élément cosmique, poétique en soi, qui marquerait l'accord dans le chef d'œuvre non seulement de la passion et de l'esprit, mais aussi de l'esprit et du Cosmos. Dans les mots de Haldane : « On dit communément que l'art s'adresse au sentiment. C'est tout à fait vrai. La forme et la couleur sont ses matériaux, mais ceux-ci n'importent qu'autant qu'ils sont rendus symboliques de valeur, et la valeur, comme nous venons de le voir, possède tout autant le caractère de l'universel que le font les conceptions abstraites du mathématicien. Les valeurs varient en qualité, et c'est l'affaire du poète et de l'artiste, du critique littéraire ou artistique, de le savoir, et d'être capable de distinguer entre valeurs, et de les placer à leur rang. La réflexion est toujours présente explicitement ou implicitement<sup>66</sup>. »

\*

C'est sur cette note que je voudrais terminer cet essai. Si, dans la philosophie d'Alain, nous possédons une théorie de l'Actuel qui a contribué plus qu'aucune autre peut-être à rendre à la

<sup>63</sup> Un Propos d'Alain, *Vendredi*, du 15 novembre 1935.

<sup>64</sup> *Vingt leçons...* p. 32, 33.

<sup>65</sup> *Les Dieux*. Paris, 1934

<sup>66</sup> *Op. cit.*, p. 68-9.

génération de l'après-guerre le sens de l'actuel, trop souvent, il semble, cette théorie se présente et sera interprétée comme prônant l'action pure, surtout par ceux qui n'ont pas cette admiration, ni cette compréhension du kantisme dont ce philosophe témoigne. C'est ici un danger que doit forcément courir une théorie de l'actuel n'accordant pas l'actuel et le relatif et n'adoptant pas un point de vue cosmique susceptible d'embrasser dans le jugement d'existence les deux aspects inséparables de la réalité, le vrai et le dynamique. C'est ainsi que l'esprit humain, engagé dans le réel, dans ses manifestations les plus diverses, en art, en philosophie, dans l'histoire, sous les formes les plus variées, rationnelle ou irrationnelle, abstraite ou concrète, dégagerait toujours du relatif et, par là même, du *relatif actuel* ; toutes, aspects valables, à l'intérieur de certaines limites définissables, d'un fond de relatif irréductible. Et ainsi seraient sauvegardées deux notions indispensables à toute connaissance et à toute activité humaines, celle de leur relativité et celle de leur caractère adéquat, deux notions qui sont identifiées dans notre affirmation de leur indubitable réalité.

L'humanisme de cette conception, nul n'a fait plus qu'Alain pour le maintenir par la piété acquise envers les idoles et par la reconnaissance des Dieux humains, en cela suivant son maître Comte ; et toute l'ontologie qu'elle contient en puissance, peut-être l'a-t-il pressentie dans ses méditations sur les Poètes, reconnaissant la forme toujours première et le rythme irréductible. « Car le rythme court devant le poète et la rime surplombe comme un pont sonore. On sait où l'on va, avant de savoir comment on ira<sup>67</sup>. » Mais encore plus sûrement, il l'a prévue et l'a postulée dans les *Entretiens*, dans ce passage essentiel.

« Bref, il se peut que nos pensées les plus séparées et les plus libres soient assujetties à exprimer quelque chose de l'objet, si peu que ce soit. Et puisque la nécessité du monde, celle qui nous tient, consiste en ce que nulle partie ne peut être séparée des autres, de façon, comme dit Pascal, que toute la mer remue pour une pierre, il n'est pas mauvais qu'en nos idées les plus simples nous conservions quelque corrélation première<sup>68</sup>. »

C'est à partir de ce jugement que l'accord du relatif et de l'actuel peut se faire, permettant ainsi la réintégration, de plus en plus nécessaire de nos jours, de la notion de valeur dans le relativisme acquis.

Ian W. ALEXANDER.

---

<sup>67</sup> *Histoire de mes pensées*, p. 218.

<sup>68</sup> *Entretiens*, p. 36.